Ami du Clergé du 30 juin-7 juillet 1932

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur la Liturgie. — X. Les langues liturgiques, 369.
Pour la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. — La dévotion à Notre Dame du Mont-Carmel, 371.
Panégyrique de S. Vincent de Paul. — Le grand charitable, 375.
Panégyrique de sainte Marguerite d'Antioche. — La triple victoire de sainte Marguerite, 378.
Pour une Adoration perpétuelle. — III. *Un jour de fête de la T. S. Vierge :* La Sainte Vierge et l'Eucharistie, 380.
A des Anciens Combattants. — II. *Pour leur messe annuelle :* Amour du devoir et charité chrétienne, 382.

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

X

LES LANGUES LITURGIQUES

Mes frères,

L'Eglise, dans ses offices liturgiques, se sert de langues différentes de celle dont nous usons dans nos conversations. Quelles sont ces langues et pourquoi l'Eglise les préfère, c'est ce que nous allons voir dans cette instruction.

I

Au temps où vivait Notre-Seigneur, la langue de Jérusalem et de la Palestine était l'hébreu ou plutôt le syrochaldéen, mélange d'hébreu, de syrien et de chaldéen. C'est cette langue que parla Notre-Seigneur ; c'est dans cette langue qu'il prêcha l'Evangile et institua les sacrements. C'est également cette langue que parlaient les Apôtres et qu'employa S. Mathieu pour composer son Evangile. Mais l'hébreu n'était pas, il s'en faut, la langue la plus répandue quand l'Eglise naquit le jour de la Pentecôte. Les étrangers présents à Jérusalem ce jour-là, Parthes, Mèdes, Elamites, habitants de la Mésopotamie, de la Judée et de la Cappadoce, du Pont et de l'Asie, de la Phrygie et de la Pamphylie, de l'Egypte et des contrées de la Lybie voisines de Cyrène, Romains de passage, Crétois et Arabes avaient tous leur idiome particulier et tous sont étonnés d'entendre les Apôtres qui viennent de recevoir du St-Esprit le don des langues, leur annoncer à chacun dans leur langue les merveilles de Dieu. (Act., II, 9).

Toutefois, lorsque les Apôtres se dispersèrent pour prêcher l'Evangile à toutes les nations, les langues les plus répandues étaient le grec et le latin.

La langue grecque était le principal lien qui unissait entre eux les peuples alors connus. En cette langue furent écrits, sauf le livre mentionné plus haut, tous les livres du Nouveau Testament et traduits ceux de l'Ancien Testament. Elle était en usage non seulement dans les colonies juives et toutes les grandes villes dont le littoral de la Méditerranée était semé, mais dans toute l'étendue de l'Empire romain, sauf l'Afrique, l'Espagne, le Nord de l'Italie et une partie des Gaules. On parlait grec même en Palestine et à Rome ; les classes les moins lettrées entendaient cette langue. Aucune n'était plus riche ou plus polie, aucune ne convenait mieux pour prêcher l'Evangile qui s'adressait à tous les peuples. Dieu voulut qu'elle servît à formuler nos mystères et à consigner par écrit la doctrine du salut. Elle resta la langue officielle de l'Eglise romaine jusqu'à la fin du IIIe siècle. Le pape Corneille, mort en 252, est le premier dont on lise l'épitaphe en latin dans les Catacombes.

Bien entendu, le latin, langue du Peuple-Roi qui avait soumis à son empire presque tout le monde connu, était en honneur, lui aussi : c'était la langue administrative.

Tout ce que nous venons de dire nous explique pourquoi Pilate fit écrire en hébreu, en grec et en latin et placer au-dessus de la croix l'inscription relatant le motif de la condamnation de Jésus. Il la fit écrire en hébreu parce que c'était la langue du pays, en grec parce que c'était la langue la plus connue et en latin parce que c'était la langue du gouvernement.

Ces trois langues et, du reste, toutes celles qui étaient en usage alors, ont cessé d'être parlées dans la vie courante et ont donné naissance aux idiomes variés dont se servent les peuples modernes. Elles sont devenues des langues mortes qu'on ne retrouve plus que dans les livres et dans la liturgie. Dès les temps les plus reculés, l'Eglise a statué qu'on ne célébrerait les saints mystères en chaque pays que dans la langue primitivement adoptée : la langue grecque dans la majeure partie de l'Orient, la langue arménienne en Arménie, copte en Abyssinie et certaines contrées d'Egypte. En Occident, c'est partout la langue latine qui est employée, mélangée toutefois de quelques mots hébreux, comme *Hosanna, Alleluia, Sabaoth,* et de quelques mots grecs, comme *Kyrie eleison* et les chants du Vendredi Saint, qui accompagnent l'adoration de la croix.

Au IXe s., le Pape Jean VIII autorise bien les Apôtres de la Russie, les SS. Cyrille et Méthode, à célébrer les offices en slave, langue du pays. Clément V en fait autant, au XIVe s., pour Jean de Montecorvin, apôtre des Tartares, et au XVIe s. Paul V pour les Jésuites qui évangélisent la Chine. Mais ce ne sont là que des exceptions dont la première seule, du reste, fut suivie d'effet, et le Concile de Trente condamne quiconque oserait, à l'exemple des protestants, remplacer les langues liturgiques par des langues vulgaires. « Si quelqu'un déclare que la messe ne doit être célébrée qu'en langue vulgaire, qu'il soit anathème. »

II

L'Eglise a bien raison d'agir comme elle le fait.

En refusant de modifier sa langue liturgique selon les temps et les lieux, et en conservant, pour célébrer ses offices, des langues définitivement fixées, l'Eglise met sa liturgie et son dogme à l'abri des altérations et maintient ainsi l'unité de la foi.

Les langues vivantes sont l'objet de lentes, mais perpétuelles transformations. Vous pouvez vous en rendre compte quand vous feuilletez de vieux livres. Non seulement beaucoup de mots ne s'écrivent plus et ne se prononcent plus de la même façon qu'il y a trois cents ans, mais même les mots qui ont conservé leur forme ancienne n'ont plus le même sens qu'autrefois. D'autre part, que de nouveaux termes nécessités par le développement du progrès et de l'industrie ou importés de l'étranger, et qui modifient considérablement le vocabulaire de chaque pays ! Qu'arriverait-il si l'Eglise se servait dans sa liturgie de ces langues vivantes ? Il lui faudrait changer ses livres liturgiques tous les cent ans, parce que les termes en seraient devenus incompréhensibles ou désuets. C'est ce qui arrive chez les protestants. Ils se servent, pour lire les psaumes, d'une traduction en vers de Clément Marot, qui vivait il y a quatre cents ans. Or dans cette traduction, à laquelle ils n'ont rien voulu changer, se trouvent des expressions qui font rire, tellement elles sont archaïques et surannées.

L'emploi des langues vivantes dans la liturgie offrirait des inconvénients bien plus graves encore. A force de traduire en diverses langues les textes de la liturgie, à force de les rajeunir et de les mettre à jour, il est impossible que des erreurs ne s'y glissent pas. Pourquoi y a-t-il tant de sectes différentes chez les protestants ? Cela vient pour une bonne part de ce que leurs livres liturgiques sont en langue vulgaire et qu'il est très difficile de reproduire exactement la même idée dans toutes les langues avec des mots différents. Or comme la prière, ainsi que le dit S. Prosper, est toujours la formule de la croyance : « *ut legem credendi lex statuat supplicandi,* » il est inévitable que, priant avec des formules différentes et inexactes, les protestants professent également des croyances différentes.

Ce danger n'est pas à craindre avec les langues liturgiques adoptées par l'Eglise catholique. Langues mortes, elles sont à tout jamais fixées et immobilisées et elles conviennent dès lors admirablement pour exprimer les vérités de notre foi, qui, elles aussi, sont immobiles et invariables.

L'emploi de ces langues contribue grandement aussi à rehausser la majesté du culte catholique. Celle-ci s'accommoderait mal des langues profanes qui servent à tout, aux choses les plus communes, les plus viles et les plus terrestres. Elles parlent affaires, elles parlent plaisirs, passions, vices, erreurs, mensonges. Or il faut au culte divin une langue tirée de l'usage commun, qui ne s'entende plus sur les places publiques, dans les ateliers, les théâtres ou les mauvais lieux. Cette langue, le latin et les autres langues liturgiques nous la fournissent : n'étant connues que des gens instruits, elles inspirent plus de respect à ceux qui les entendent ; en enveloppant de mystère nos cérémonies saintes, elles soulignent très à propos leur caractère sacré.

Enfin, l'emploi d'une langue uniforme dans la majeure partie de l'Eglise fait admirablement ressortir la catholicité de celle-ci. Quoi de plus beau que le *Credo* chanté à Lourdes par la foule des pèlerins français, belges, anglais, allemands, espagnols, etc. ? A les entendre proclamer leur foi dans la même langue, quoique de nations différentes, comme on comprend que tous ces pèlerins sont les enfants de la même Mère l'Eglise et qu'ils sont tous frères !

Cette unité de langue facilite singulièrement les relations entre les différentes parties de la catholicité. Passez la frontière, allez en Allemagne, en Italie ou en Espagne, franchissez même l'Océan et abordez en Amérique, entrez-y dans une église de votre rit : vous y êtes chez vous comme en France. Ce sont les mêmes prières liturgiques, les mêmes offices célébrés dans la même langue que chez vous. Tout de suite vous pouvez vous unir aux chants et suivre les cérémonies avec autant d'aisance que dans votre propre paroisse. Supposez, au contraire, que chaque peuple fasse usage dans ses offices liturgiques de son idiome national, que chaque région y utilise son dialecte : comment fera pour célébrer la sainte Messe et administrer les Sacrements le prêtre qui quitte son pays pour en visiter un autre ? Cela lui sera impossible s'il ne connaît la langue du pays où il voyage.

J'ai eu personnellement, pendant la guerre, occasion de toucher du doigt le grand avantage qu'offre le latin comme langue universelle de l'Eglise. Durant le séjour des troupes américaines en notre pays, j'eus à loger successivement un aumônier catholique et un aumônier protestant, un prêtre et un pasteur. Je n'eus qu'à me louer de mes relations avec l'un et l'autre, mais tandis que grâce au latin que nous connaissions tous deux, il m'était facile de converser avec le premier et avec bon nombre de ses soldats qui connaissaient cette langue eux aussi, cela m'était impossible avec le second, sa science du français étant aussi réduite que l'était ma connaissance de l'anglais.

C'est dans un but identique d'uniformité que, depuis quelques années, la plupart des diocèses de France ont adopté la prononciation romaine du latin.

III

Mais, direz-vous, n'est-il pas déraisonnable de parler à Dieu dans une langue que nous ne comprenons pas ?

Et pourquoi serait-ce déraisonnable ? Qu'importe que nous ne comprenions pas les formules

de prières que l'Eglise met sur nos lèvres, si Dieu les comprend ? Nous ressemblons, dit Suarez, au petit enfant qui débite un compliment que sa mère a composé et lui a appris pour la fête de son père Il n'en saisit pas bien le sens, mais il ne le débite pas moins avec confiance, persuadé que sa mère n'a pu lui mettre sur les lèvres que des phrases aimables et affectueuses capables de plaire à son père. Et de fait, celui-ci l'écoute avec un très grand plaisir.

Aussi bien, il ne nous est pas défendu de chercher à comprendre le sens des prières latines que nous adressons à Dieu. Le concile de Trente, dont je parlais tout à l'heure, fait un devoir aux pasteurs de les expliquer aux fidèles. L'Eglise fait mieux encore. Pour que ceux-ci connaissent exactement le sens de ces prières, elle les a traduites dans la langue des différents pays, avec toutes les précautions nécessaires, bien entendu, pour éviter toute erreur. Cette traduction, elle la place en regard du texte latin et c'est ainsi qu'en se munissant d'un paroissien latin-français, tous peuvent comprendre les différentes prières liturgiques qu'ils adressent à Dieu.

Ayons une grande estime pour le latin, qui est la langue sacrée de l'Eglise ; apprenons à le lire et à le chanter correctement, afin de pouvoir mêler notre voix à celles qui chantent les louanges de Dieu pendant les offices. Sachons de mémoire en latin tout au moins le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et le *Confiteor* qu'il nous faut réciter en certaines circonstances, par exemple quand nous sommes parrains ou marraines ou qu'il nous faut assister le prêtre qui administre les sacrements.

Quand nous prions en latin, nous prions avec tous les catholiques répandus dans le monde entier ; nous parlons la même langue qu'eux et si Notre-Seigneur a promis d'être au milieu de ceux qui sont réunis en son nom et d'écouter leur prière, combien plus prête-t-il une oreille attentive à l'immense clameur qui, de tous les coins du monde, monte vers lui, exprimée dans la même langue, celle de l'Eglise sa sainte épouse ! Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE N.-D. DU MONT-CARMEL

(16 juillet)

LA DÉVOTION A NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL

Mes frères,

Il y a des sites que leur beauté merveilleuse et leur charme ravissant semblent prédestiner à servir de piédestal terrestre à la Reine du ciel. Je devrais dire plutôt qu'ils paraissent désignés comme le trône de ses miséricordes. Suivant le mot de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, la Vierge n'est-elle pas plus Mère que Reine, et quand elle visite notre vallée de larmes, n'est-ce pas pour consoler une souffrance et mettre un sourire dans nos pleurs mêmes ?

Il est de ceux-là dans notre pays de France : le paysage de Lourdes, paysage d'Immaculée, l'hiver, dans sa blanche robe de neige ; paysage de fraîcheur, l'été, avec sa couronne de verdure et le ruban mobile de son Gave. Il était de ceux-là, au pays du Christ, le Mont du Carmel, montagne cultivée et verdoyante, baignant ses pieds dans l'eau jaillissante de ses sources et dont la poésie d'Israël avait fait le symbole de la prospérité et de la grâce.

Aussi ne nous étonnons pas que Dieu ait choisi la montagne féconde du Carmel pour prédire dans l'ombre des figures la Vierge qui devait enfanter, comme plus tard il choisirait le décor de Lourdes pour en faire l'ostensoir de l'Immaculée.

C'est le livre des Rois qui nous a conservé le récit de cette annonce prophétique.

Le prophète Elie venait de démontrer miraculeusement au peuple l'imposture des prêtres de Baal. Il remonta au sommet du Carmel afin d'obtenir de Dieu dans la prière un nouveau prodige. Depuis trois ans, une implacable sécheresse désolait la terre.

Le visage prosterné, le grand prophète pria. Puis il dit à son serviteur : « Monte et regarde du côté de la mer, si tu ne vois pas se lever des nuages de pluie. » Mais l'horizon demeurait étincelant et bleu.

Six fois de suite, Elie recommença la même supplication et son serviteur refit la même route. Le ciel demeurait d'airain. Dieu n'exauce que la persévérance.

Au septième tour, voici qu'un petit nuage, pas plus grand qu'une main d'homme, se lève de la mer. C'est le miracle demandé. La pluie s'avance qui fécondera la terre.

Mais aussi la pluie qui fécondera les âmes.

Nous avons tous dans l'oreille la mélodie chantante du *Rorate, cœli, desuper,* du temps de l'Avent. Nous y supplions les cieux de répandre leur rosée et les nues de faire pleuvoir le Juste. Dans la liturgie de Noël, le Sauveur n'est-il pas comparé encore à la pluie bienfaisante répandue sur l'herbe, *sicut pluvia in vellus descendisti ?*

Aussi voilà longtemps que l'Eglise regarde le nuage entrevu du sommet du Carmel comme une figure prophétique de la Vierge qui devait enfanter. C'est bien elle, celle qui porterait dans son sein le Sauveur du monde, que Dieu représente déjà avec une magnificence de poésie vraiment divine, dans ce petit nuage porteur de salut et de fécondité.

Plus encore que pour les pluies de roses de la petite Thérèse, il faudrait des volumes et des volumes pour rappeler les pluies bienfaisantes tombées sur les âmes du nuage virginal prophétisé au Mont Carmel. Pourtant, de rappeler seulement les interventions plus remarquables de la T. S. Vierge dans l'histoire de l'Ordre du Carmel et, par lui, dans l'histoire du monde, aidera nos cœurs à une plus profonde reconnaissance et à un renouveau de dévotion.

I. — *Dans l'histoire de l'Ordre du Carmel*

« Il n'y a pas d'Ordre religieux, a-t-on écrit, qui n'ait été jaloux d'être plus particulièrement consacré à Marie... Il y a eu entre tous les Ordres religieux une émulation et une rivalité filiale à ce sujet. Aucun n'a voulu le céder aux autres ; et chacun se prévalant de telle ou telle faveur, de telle ou telle dévotion, et reproduisant tel ou tel attribut de Marie, tous ont offert le spectacle d'une famille d'enfants qui se disputent les tendresses d'une Mère et l'honneur de la servir [1]. »

Malgré cette sainte rivalité, il y a une primauté que personne ne peut songer à disputer au Carmel : c'est l'ancienneté de sa dévotion à la Vierge. Il marche en tête de ces innombrables phalanges d'âmes religieuses qui ont donné pour protection et pour idéal à leur sublime vocation la Reine des vierges. A ces premiers-nés de sa virginité féconde, notre Mère devra toujours le meilleur de ses sourires.

C'est le jour même de la Pentecôte que Pierre avait jeté pour la première fois son filet de pêcheur d'hommes. Parmi les nombreuses conversions de ces pêches nouvelles et miraculeuses dont le récit se trouve aux Actes des Apôtres, la tradition compte celle de ce groupe fervent des disciples d'Elie et d'Elisée qui formaient sur le Mont Carmel ce qu'on appelle dans l'histoire « l'école des fils des Prophètes. » Déjà préparés à la mission du Christ par les prédications de Jean-Baptiste, ils crurent à la parole de Pierre et embrassèrent la religion de Jésus crucifié et ressuscité.

Ce Jésus était remonté près de son Père. Pourtant, selon sa promesse, il n'avait pas voulu laisser les siens orphelins. En mourant, il leur avait donné pour Mère sa propre Mère, et la divine Vierge recommençait près du berceau et de l'enfance de l'Eglise son rôle maternel de Bethléem et de Nazareth. L'Eglise, n'était-ce pas encore son Jésus, son Jésus continué, ce que S. Paul appelle le corps mystique du Christ ?

Les convertis du Mont Carmel eurent sous les yeux le spectacle de cette tendresse de notre Mère autour de l'Eglise naissante ; à cette époque bénie, ils purent jouir de ses entretiens et de son intimité. Ils en conçurent une vénération si profonde pour elle, que, de retour sur leur sainte montagne, ils dédièrent une chapelle à cette très pure Vierge, à l'endroit même d'où Elie avait vu autrefois monter de la mer la nuée miraculeuse, figure de la Vierge qui devait enfanter.

C'est ainsi que l'Ordre du Carmel éleva le premier dans le monde un sanctuaire à la Reine du ciel et de la terre.

C'est sa gloire... et ce fut le gage de sa merveilleuse destinée. Avec une telle Mère près de son berceau, il était promis à un magnifique avenir. D'autant qu'avec l'âge il ne démentit jamais cette première tendresse qu'il avait vouée à la Vierge.

Nous lisons dans les chroniques de l'Ordre des Servites une gracieuse et émouvante histoire : les sept riches commerçants florentins qui viennent de donner leur fortune et de quitter le monde pour suivre Notre-Seigneur, mendient de porte en porte par les rues de Florence. De tout petits enfants, qui les voient passer, les acclament soudain et leur donnent le nom qui leur restera : ce sont, disent-ils, les « Servites de la Bienheureuse Marie. » C'est le peuple aussi qui a baptisé l'Ordre du Carmel avant que l'approbation des Souverains Pontifes ratifiât officiellement ce nom. Les ermites de la célèbre montagne vénéraient à ce point la Vierge comme leur protectrice toute spéciale, ils chantaient si fréquemment ses louanges, ils la priaient avec tant de ferveur, que tous ceux qui vivaient près d'eux commencèrent à les appeler les « Frères de la Bienheureuse Marie du Mont-Carmel. » Quelle plus belle preuve de leur piété mariale que ce témoignage populaire ? *Vox populi, vox Dei!*

Né sous le signe de la Vierge, grandi dans son amour, comment l'Ordre du Carmel ne sortirait-il pas victorieux des crises de croissance qu'il allait traverser ?

Quand les Carmes essaimèrent d'Orient en Occident et voulurent s'établir en Europe, ils se heurtèrent à de violentes oppositions qui intriguaient contre eux jusqu'aux abords du palais pontifical. Verrait-on, ce qui advint quelques siècles plus tard pour la Compagnie de Jésus, la suppression, par Rome même, de l'Ordre du Carmel ? La Vierge veillait sur ses enfants et sa miraculeuse intervention allait conjurer le danger qui les menaçait.

Elle apparaît au Pape alors régnant, Honorius III. Elle lui fait savoir qu'il doit couvrir de sa bienveillance l'Institut et ses membres. Et contre vents et marées, le Souverain Pontife publie des ordres qui donnent droit de cité chez nous à la grande famille du Carmel.

Il y aurait à dire sur « Marie et le Carmel » une plus merveilleuse histoire que celle de son intervention extérieure dans la naissance, la croissance et le développement de cet Institut. Ce serait l'histoire de son action intime, profonde, maternelle, sur ces milliers et milliers d'âmes qu'elle a transplantées dans le jardin clos du Carmel, pour les faire fleurir et s'épanouir à la seule gloire du divin Epoux, car c'est elle la grande ouvrière de la sainteté du Carmel.

Ils étaient son œuvre, les premiers martyrs du Carmel qui moururent massacrés par les Sarrasins, en chantant le *Salve Regina,* comme firent plus tard les carmélites de Compiègne. Elle est son œuvre, la grande Thérèse d'Avila, qui s'était jetée dans ses bras et sur son cœur dès l'âge de douze ans et qui lui avait remis comme à la vraie prieure les clés et la règle du monastère, quand elle entra en charge et commença sa réforme. Elle est son œuvre, la petite Thérèse de Lisieux, qui

[1] Cf. à ce propos l'ouvrage du R. P. Drives, S. J. : *Marie et la Compagnie de Jésus.*

s'appelait elle-même sa petite fleur et qui s'était ranimée, en effet, comme sous un chaud rayon de soleil, au sourire visible de sa Mère du Ciel.

Mais cette histoire-là serait trop longue à raconter. Comment tenir entre les mains l'immense gerbe de fleurs de sainteté épanouies sur la montagne mystique du Carmel, depuis des siècles et à travers le monde ? Qu'il nous suffise d'avoir évoqué quelques noms et quelques souvenirs représentatifs de toute une histoire.

« Quelque temps après la fondation du couvent de St-Joseph d'Avila, rapporte sainte Thérèse dans sa Vie écrite par elle-même (ch. XXXVI), nous nous trouvions en oraison dans le chœur, après Complies, lorsque la Reine des Anges se montra à moi tout étincelante de gloire, et avec un manteau blanc dont il me semblait qu'elle nous couvrait toutes. »

Elles sont nombreuses, les Congrégations qui ont demandé à la peinture de représenter la protection de Marie sur elles, sous ce symbole de « la Vierge au manteau ». Mais après ce que nous venons de raconter, n'est-ce pas qu'il appartenait à l'Ordre du Carmel de recevoir personnellement de la Vierge, dans une vision de la grande réformatrice, confirmation de la vérité de ce symbole ? Car il y a unanimité de tous les historiens à témoigner de sa dévotion à la Vierge : « *Totus marianus est.* Il est entièrement de Marie. »

Oui, si, malgré les coups de bélier répétés de Satan, les murs du Carmel sont toujours debout, si cet ennemi et ses recrues humaines à sa solde n'ont pas encore saccagé ce « jardin de Dieu », si les portes de l'enfer n'ont pas prévalu contre lui, c'est qu'elle monte la garde autour de nos cloîtres, Notre-Dame du Mont-Carmel, capitaine des milices de Dieu, terrible au démon comme une armée déployée en ordre de bataille. Et surtout, si, dans notre monde corrompu et corrupteur, il se trouve des jeunes filles pour se dégager de sa fange, s'il y a des âmes dont les ailes ne se poissent pas à sa glu, mais prennent leur vol, comme la colombe mystique, vers le trou de la pierre, si toujours les lis et les roses fleurissent pour donner à l'Eglise cette marque miraculeuse de son origine divine qu'est sa sainteté, c'est qu'elle attire à l'odeur de ses parfums, Notre-Dame du Mont-Carmel, Reine des Vierges et Reine de tous les saints.

II. — *Dans l'histoire du monde*

Après avoir essayé le cantique d'action de grâces du Carmel envers sa Reine, redisons-lui le nôtre. Plus que nous ne saurions l'exprimer, le nuage mystérieux qui s'était levé sur le Carmel a répandu pareillement sur nos âmes sa pluie de grâces.

Le Carmel n'avait pas voué à la Vierge une affection ombrageuse, jaloux pour lui seul de ses faveurs. Cet ordre apostolique, comme on disait autrefois, c'est-à-dire voué, à l'exemple des Apôtres, d'abord à la contemplation des choses de Dieu, mais aussi au rejaillissement de cette contemplation sur le monde, cet Ordre avait à cœur de nous faire bénéficier des trésors de l'amour maternel de Marie. Dans le scapulaire que nous portons depuis notre jeune enfance, il a jeté sur nos épaules un pan de ce manteau de la Vierge que la grande sainte Thérèse entrevoyait dans sa vision, déployé, comme des ailes protectrices, sur tout son Ordre.

Une pauvre malade, racontent les Evangiles, essayait un jour d'approcher Notre-Seigneur, pressé par ses disciples et par la foule. Vainement elle avait fait appel à la science, au point d'épuiser sa fortune en consultations médicales. Et à la nouvelle des miracles de Jésus de Nazareth, dont il était bruit par toute la Galilée et la Judée, elle avait eu foi, une foi magnifique dans son expression même, que ce grand Guérisseur la sauverait. Elle se disait : « Quand bien même je ne toucherais que les franges de son manteau, je serais guérie. » Et Jésus répondit à la confiance admirable de cette pauvre femme : « Courage, ma fille, votre foi vous a sauvée. »

Ah ! que je voudrais inspirer cette foi à tant d'âmes malades et en crise de confiance après tant de remèdes inutilement employés ! Que je voudrais leur crier : « C'est vrai, ce scapulaire, ce n'est qu'un morceau du manteau de la Vierge; mais prenez-le donc avec foi, avec la foi de cette malade qui croyait à la puissance miraculeuse des seules franges du vêtement de Jésus, et courage ! vous serez sauvées, et sauvées tout de suite : *Confide, filia, fides tua te salvam fecit. Et salva facta est mulier ex illa hora.* » Car c'est cela, rien moins que cela, notre salut et notre salut très rapide, dont Notre-Dame du Mont-Carmel a donné l'assurance à tous ceux qui porteraient son scapulaire.

Rappelons-nous ses promesses à S. Simon Stock. En la nuit du 15 au 16 juillet 1251, la T. S. Vierge apparaît au saint Général des Carmes. Elle tient dans ses mains le scapulaire de l'Ordre et elle lui dit : « Reçois, bien-aimé fils, cet insigne de ma confrérie. Ceux qui l'auront porté et le porteront encore au moment de leur mort éviteront le feu de l'enfer. » C'est le gage du salut pour tous les confrères du scapulaire.

Rappelons-nous ses promesses au pape Jean XXII : moins d'un siècle après la vision de S. Simon Stock, la T. S. Vierge renouvelle le prodige de 1251. Elle confirme au pape la précédente promesse de la première apparition et elle y met le comble par l'assurance qu'elle lui donne de consoler, dans le purgatoire, les âmes des confrères et de les en retirer le plus promptement surtout le samedi après leur mort. C'était le gage du salut très rapide pour tous les confrères du scapulaire.

Je le sais, il est de bon ton, dans un certain monde, de compter au nombre des légendes des récits dont il nous est impossible, à distance, de contrôler tous les documents originaux, ou du moins de regarder comme de pieuses illusions

de leur imagination mystique les visions de ces saints d'un autre âge que l'éloignement du temps place dans un monde si différent du nôtre. Mais je sais aussi que les documents contemporains établissent à n'en pas douter l'authenticité des récits de S. Simon et qu'il n'était pas un illuminé et encore moins un imposteur, ce vieillard de quatre-vingt-six ans, d'une maturité de jugement parfaite, d'une science théologique et ascétique consacrée par les Universités et la confiance de ses frères, d'une sainteté héroïque qui lui a valu les honneurs des autels ; ni non plus ce pape Jean XXII à l'esprit pénétrant et d'une vertu qui le désigna comme chef de l'Eglise.

Je le sais encore, ces assertions des saints ne sont pas articles de foi. Aucune révélation privée de Dieu, même à ses plus grands serviteurs, mais seulement la révélation publique contenue dans l'Ecriture et la Tradition oblige notre conscience. L'Eglise ne prononce pas l'anathème contre ceux de ses enfants qui récusent le témoignage de ces messages de miséricorde. Mais je sais aussi que la puissance et la bonté de Dieu ne se refusent pas, après la mission de Notre-Seigneur, à de nouvelles interventions au cours de l'histoire, pour animer la parole écrite de nos saints Livres ; qu'il plaît même à Dieu, pour accréditer la parole de ses saints, de parapher leur message de la signature indubitable du miracle, et que, sans nous en faire une règle de foi, toute une suite de Pontifes, depuis Nicolas III jusqu'à Pie X, surtout le grand pape Benoît XIV, ont encouragé la pieuse croyance aux privilèges du scapulaire du Carmel, comme, plus près de nous, les Souverains Pontifes ont favorisé les mouvements de piété suscités par les révélations du Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie ou par les apparitions de l'Immaculée à la Bienh. Bernadette sur les bords du Gave.

Je le sais, enfin, de semblables privilèges nous paraissent excessifs. Il nous semble que c'est mettre à trop bas prix la richesse de notre salut et la dette du purgatoire que de les acheter par le port religieux du scapulaire. Oui, inconsciemment, nous trouvons trop exagérée pour y croire une telle prodigalité d'amour. Mais ce que je sais aussi, c'est que le grand péché des hommes, c'est de ne pas croire à l'amour. En face du miséricordieux mystère de la Rédemption, c'est-à-dire devant l'excès d'amour de Dieu le Père qui nous donne son Fils unique, et devant l'excès d'amour de ce Fils unique qui accepte la mort pour nous, l'impiété s'est écriée : « Un Dieu miséricordieux... un Dieu frappant de mort son Fils innocent et saint, pour expier les forfaits des hommes... vous sentez clairement que vous ne croyez pas cela. » C'est à penser qu'ils l'aimeraient, ce Dieu, s'il les avait moins aimés. Les Apôtres au contraire avaient dit... et tous les saints après eux : « Pour nous... nous avons cru à la charité de Dieu pour nous. Dieu est amour... *Nos... credidimus charitati quam habet Deus in nobis. Deus charitas est.* »

Eh bien ! nous ne croyons pas assez non plus à l'amour miséricordieux de la T. S. Vierge pour nous.

Nous allons répétant qu'elle est Mère, notre Mère, toute Mère, que l'affection de toutes les mères accumulée dans un seul cœur, ne nous donnerait pas l'idée de son cœur, que le cœur de Marie est si tendre pour nous que ceux de toutes les mères réunies ne sont qu'un morceau de glace auprès du sien, selon le mot du saint Curé d'Ars. Nous allons redisant qu'elle est une Mère de miséricorde, *Mater misericordiæ,* que les plus grands pécheurs trouvent en elle un refuge, qu'elle est la divine glaneuse qui passe dans les champs du Père de famille recueillir les épis abandonnés, c'est-à-dire toutes les âmes dont on désespérait. Nous allons encore racontant ses faveurs innombrables, dont témoignent les *ex-voto* de nos sanctuaires, les merveilles toujours renouvelées de sa toute puissante intercession, les mille et une histoires de ses interventions *in extremis :* toute la légende dorée de sa bonté, de sa compassion, de sa mansuétude.

Nous pensons, nous disons, nous répétons tout cela.

Et quand elle vient vers nous avec son sourire très bon, quand elle nous offre maternellement la main, quand elle nous tend un pan de son manteau pour nous y accrocher, nous doutons, nous hésitons, nous ne croyons pas avec la foi vive, profonde, pénétrante, inébranlable, à l'amour de notre Mère, à cet amour trop grand pour notre cœur trop petit.

A cause de la sainteté de ceux que Marie a choisis pour nous donner l'assurance de sa protection, à cause des recommandations dont l'Eglise les a continuellement appuyés, à cause surtout de l'insondable amour de notre bonne Mère du ciel, que je voudrais que tous fassent confiance aux gages de salut que Notre-Dame du Mont-Carmel nous a donnés dans son scapulaire, afin qu'un jour il soit dit à notre âme comme à la Vierge : « Bienheureuse êtes-vous d'avoir cru, car voici que vont s'accomplir pour vous les merveilles annoncées. »

* *

Ils composent une litanie interminable, les titres que notre piété filiale n'a cessé de décerner à la Vierge depuis des siècles. Ils forment les pierres précieuses de sa triple couronne de grandeur, de puissance et de bonté. Tous ils sont beaux et tous ils nous émeuvent.

Pourtant, il en est dont l'histoire ou un souvenir personnel font qu'ils nous attendrissent davantage. C'est ainsi que les grands convertis sentent leurs yeux se mouiller de larmes quand ils saluent la Vierge Refuge des pécheurs. Et par exemple encore, un miraculé de Lourdes doit avoir quelque préférence pour cette invocation : « Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous. »

Il me semble qu'entre tous il doit avoir un attrait irrésistible pour nous, le titre séculaire de Notre-Dame du Mont-Carmel ; ne nous rappelle-t-il

pas que depuis notre enfance, depuis notre première communion, la Vierge nous a pris sous son manteau en nous couvrant de son scapulaire ?

PANÉGYRIQUE DE S. VINCENT DE PAUL
(19 juillet)

LE GRAND CHARITABLE

Mes frères,

« Depuis mon enfance, la miséricorde n'a cessé de s'accroître en moi. Elle était sortie avec moi du sein de ma mère. » Je ne crois pas que ces paroles du patriarche Job puissent mieux s'appliquer qu'au grand saint dont, avec l'Eglise catholique, nous célébrons aujourd'hui la fête et auquel vous venez pieusement demander des leçons de charité.

Quel homme merveilleux !... Dieu l'a fait naître au siècle de nos illustrations et de nos gloires, comme pour justifier la parole de l'Apôtre S. Paul : « *Major autem horum caritas.* La plus grande de toutes les vertus, c'est la charité. »

En effet, plus grand que les savants, les littérateurs, les poètes, les orateurs, les capitaines, les hommes d'Etat, les hommes d'Eglise, S. Vincent de Paul s'élève et domine, comme la vertu de charité dont il est et restera toujours l'admirable et vivante personnification.

Un illustre évêque français, Mgr Freppel, disait de lui dans un de ses panégyriques : « S. Vincent de Paul a fait pour la charité au XVIIe siècle ce que S. Thomas d'Aquin avait fait au XIIIe pour la science de la foi... Il a légué au monde chrétien sa *Somme,* une Somme magnifique, la Somme de ses œuvres. »

Je n'ai pas l'intention de faire resplendir ces œuvres dans un discours solennel. Je me contenterai en cet entretien de jeter un coup d'œil sur leur ensemble, d'en chercher le principe dans la grande âme qui les a conçues et accomplies et d'en tirer les conclusions propres à raviver, dans votre vie chrétienne, l'esprit de foi et les saintes flammes de la charité.

I. — *Les œuvres charitables de S. Vincent de Paul*

« Dieu se plaît, a écrit l'Apôtre S. Paul, à choisir, pour l'accomplissement de ses grands desseins, des éléments infirmes et de basse condition, afin de confondre les orgueilleuses prétentions de nos forces naturelles. » Voulant imprimer au monde un nouvel et sublime élan vers les œuvres de miséricorde, il jeta les yeux sur un humble enfant qui faisait paître, dans les Landes, les troupeaux de son père.

Cet enfant s'appelait Vincent, nom de lutteur et de conquérant, qu'il devait illustrer par les pacifiques et glorieuses victoires de la charité. Sa rude écorce de paysan était l'enveloppe d'une âme pure, droite, intelligente, judicieuse, ferme et tendre, dont les heureuses dispositions furent bientôt remarquées par tous ceux qui l'entouraient, par son père surtout, qui prit la résolution de le faire instruire. A cet effet, il sacrifia soixante livres par an, grosse somme en ce temps-là pour de pauvres gens. Mais il faut le dire, jamais argent ne fut mieux placé. La France et le monde entier devaient en recueillir les intérêts.

Je ne m'attarderai pas au récit des événements et des circonstances qui conduisirent Vincent jusqu'au sacerdoce et du sacerdoce jusqu'au vœu héroïque dont il fit la règle de toute sa vie.

Comme tous les saints, il passa par le creuset de l'épreuve. Captif des pirates africains, vendu comme esclave, instrument de la miséricorde de Dieu pour la conversion de ses maîtres, rendu à sa patrie, perdu, à quelque temps de là, au milieu de Paris, sans ressources et sans protection, accusé de vol, menacé de la prison et enfin livré, par une généreuse substitution de sa charité, à la plus terrible et la plus désespérante des tentations contre la foi, il n'entra, reposé, fortifié et transfiguré, dans la vie où Dieu l'appelait, que par le vœu qu'il fit de consacrer toute sa vie à Jésus-Christ dans la personne des pauvres.

La petite paroisse de Clichy, premier théâtre de son ministère, devint bientôt, grâce à son zèle et à son dévouement, l'Eglise des saints. Entré comme précepteur dans l'illustre famille de Gondi, il y vécut comme un Chartreux. Puis, effrayé de l'estime des hommes et des honneurs qu'on lui rendait, il alla s'ensevelir dans la petite ville de Châtillon-les-Dombes. Mais il n'y laissa pas dormir la vivante vertu de son cœur généreux. Il convertit les âmes ; il appela à lui et groupa les dévouements ; il jeta la semence destinée à devenir plus tard l'opulente moisson des confréries de charité. Rappelé par l'obéissance dans la maison de Gondi, il se décida à prendre son élan. Il multiplia les « charités » d'hommes et de femmes. Apôtre des prisonniers et des galériens, aux pieds desquels il s'humilia pour toucher leurs cœurs endurcis, il put s'écrier comme Job : « Je sens croître en moi la miséricorde, dont j'ai ressenti, depuis mon enfance, les divins tourments. » Son universelle vocation était fixée. Arrivé à la plénitude de l'âge et sans autre dessein arrêté que d'accomplir son vœu, il allait bientôt, de son quartier général de Saint-Lazare, faire face à toutes les misères humaines.

Grande misère en ce temps-là, la misère du sacerdoce ! Voici d'abord venir l'œuvre des Séminaires. Commencés par S. Vincent de Paul et conduite parallèlement par M. Olier, elle devait enfanter ce clergé qui, malgré ses imperfections, put traverser sans défaillir l'épreuve sanglante de la Révolution et renaître au milieu des ruines, pour l'honneur et le salut de la France et du monde entier.

Près de la misère et à cause de la misère sacerdotale, grande misère des pauvres gens des faubourgs et des campagnes, privés des secours

spirituels qui alimentent la vie chrétienne et l'empêchent de glisser sur les pentes de l'ignorance et de la corruption ! Au fond de son cœur charitable, S. Vincent de Paul entend ce cri d'alarme : « Les petits enfants de Dieu réclament le pain sacré de la vérité et personne ne vient le rompre pour apaiser leur faim. » — « Allons à eux ! » s'écrie-t-il ; et il va. Avec une profonde humilité et une touchante bonhomie, il se met à la portée de ces brebis délaissées du troupeau de Jésus-Christ. Commencées sans autre but que de faire du bien là où l'apôtre se trouvait, les missions vont devenir l'œuvre d'une société de prêtres qui, groupés autour de leur Père, « s'appliqueront entièrement et purement au salut du pauvre peuple. » Evangéliser les pauvres, c'est leur devise et leur cri de ralliement.

La société des Prêtres de la Mission sera bientôt une grande armée. S. Vincent de Paul eût voulu la voir dans tout l'Orient et jusqu'au fond de la Chine. Elle y est maintenant et elle cueille tous les jours, en ces régions où planent encore les ombres de la mort, d'abondantes moissons d'âmes et les palmes du martyre.

Avec la misère des âmes, grande misère des corps : misère des enfants pauvres, des orphelins, des jeunes filles en péril, des enfants trouvés, des vieillards, des infirmes, des malades, des incurables, des sans-travail, des mendiants. Comment faire face à tant de maux ?

Ah ! la miséricorde grandit dans le cœur de S. Vincent de Paul, comme les misères humaines qu'il a sous les yeux... Il en projette autour de lui les saintes flammes et il fait sortir de leurs palais et de leurs hôtels les reines, les princesses, les nobles dames, pour les enrôler dans ses Confréries de charité. Les hôpitaux, les hospices, les refuges, les asiles, les patronages, les écoles s'ouvrent à toutes les misères ; et pour visiter, consoler, assister, servir, soulager, guérir ces misères, la grande armée des Filles de la Charité va s'ajouter à la grande armée des Prêtres de la Mission.

Pour réparer l'œuvre de perdition commencée par une femme, Dieu a voulu associer la femme à toutes les œuvres de rédemption, de salut et de perfection. Près de son fils Jésus, il a placé Marie, sa très sainte Mère ; près de S. Jérôme, l'admirable sainte Paule ; près de S. Benoît, la douce sainte Scholastique ; près de S. François d'Assise, la vaillante sainte Claire ; près de S. François de Sales, l'héroïque sainte Jeanne de Chantal ; près de S. Vincent de Paul, la charitable Louise de Marillac, connue, depuis son veuvage, sous le nom de Mademoiselle Legras.

Secondé par cette incomparable femme de jugement et d'énergie, S. Vincent de Paul commença le recrutement de cette armée de jeunes filles dévouées dont il voulut faire les servantes de toutes les misères humaines. Il versa dans leurs cœurs les richesses du sien propre et il eut l'audace d'espérer qu'elles auraient toutes les vertus des religieuses, en n'ayant pour clôture que l'obéissance, pour grille de cloître que la crainte de Dieu, pour voile que la modestie. Son audace lui a réussi. Les Filles de la Charité ont accompli sous ses yeux des merveilles de miséricorde. Elles sont aujourd'hui répandues par milliers dans le monde entier. Les autres nations nous les envient. « Ah ! si nous avions, comme la France, des Filles de la Charité, disait un jour un ambassadeur de Russie, le général Ignatieff, il y a longtemps que l'Orient serait à nous tout entier ! »

Que n'ai-je le temps de vous raconter dans tous ses détails la lutte gigantesque entreprise par le grand charitable que fut S. Vincent de Paul contre les calamités publiques de son temps !

La guerre, l'horrible guerre, avait dévasté des provinces entières. Les maladies pestilentielles et la famine faisaient chaque jour des victimes dans les rangs du peuple de France et dévastaient nos plus belles régions.

— Oh ! que mon cœur saigne de voir tant de malheurs ! s'écrie S. Vincent de Paul. Et il va se jeter tout en larmes aux pieds des grands en leur disant : « La paix ! La paix ! Donnez-nous donc la paix ! »

De tous côtés il mendie, et avec tant d'éloquence que la reine et les grandes dames laissent tomber dans ses mains leurs bijoux et leurs parures. Il peut ainsi organiser des convois de vivres et de secours. Il fait marcher, comme un général, ses missionnaires et ses Filles de la Charité, à travers toutes les embûches et tous les périls, vers les pays d'où lui arrivent des cris de détresse. Et lui, le plus pauvre des pauvres, trouve le moyen de dépenser, au service des sinistrés, plus de 75 millions. Faut-il s'étonner après cela qu'on l'ait appelé « l'intendant, le nourricier des provinces désolées, le Père de la patrie ? »

A l'âge de 85 ans, lorsque ses jambes enflées et couvertes de plaies ne peuvent plus le porter, il lance encore son cœur vaillant à la poursuite des misères humaines. Enfin, accablé par l'âge et les infirmités, il se sent pris d'un sommeil invincible : « C'est le frère, dit-il gaiement, qui vient avant la sœur. »

Elle peut venir, cette terrible sœur. Pour vous, ô bon, aimable et charitable saint, elle sera douce. En vous introduisant dans votre gloire céleste, elle donnera à votre gloire terrestre tout son essor. Vous avez restauré, rajeuni, grandi toutes les œuvres de charité que vous a léguées le passé. Toutes les miséricordes contemporaines sont de votre lignée, et la sainte Eglise, par la voix de son chef suprême, vous a déclaré et institué patron spécial de toutes les associations charitables qui existent dans le monde catholique et désire qu'on vous rende les honneurs qui sont dus aux célestes patrons.

Mais je ne veux pas me contenter d'admirer vos grandes œuvres ; je veux en chercher le principe dans votre sainte âme, pour la complète édification de mes chers auditeurs.

II. — *L'âme charitable de S. Vincent de Paul*

Parmi les statues qui, à la fin de l'avant-dernier siècle, décoraient un des plus beaux monuments de la ville de Paris, il y en avait une sur le socle de laquelle on lisait cette inscription : « Vincent de Paul, philosophe français du xviie siècle. » Les dispensateurs de gloire à qui était due cette sorte de canonisation civile, n'ont pas eu la bonne fortune de la voir consolidée par l'appréciation de l'histoire. L'Eglise, plus clairvoyante, a trouvé dans l'âme de S. Vincent de Paul un principe plus efficace que la philosophie et a remplacé par une apothéose inoubliable l'apothéose indécente et grotesque du voltairianisme.

Pendant qu'on reléguait la statue philosophique du Louvre dans le coin obscur d'un hospice, elle a convié les fidèles du monde entier à vénérer sur les autels la statue d'un saint. Sans doute, S. Vincent de Paul était riche des dons de l'esprit, mais aucune de ces facultés naturelles ne pourrait nous expliquer sa vie et sa fécondité surhumaine, si nous ne pouvions dire de lui : « L'Esprit de Dieu était en lui. »

L'Esprit de Dieu était en lui et sa vive lumière lui fit saisir de bonne heure le sens profond de la parole de l'Ecriture : « Bienheureux celui qui sait comprendre le pauvre et l'indigent. »

C'est l'Esprit de Dieu qui, en ouvrant dans l'âme humaine l'œil de la foi, met les malheureux en pleine lumière et nous montre, en leur personne humiliée, non seulement l'objet d'une providentielle sollicitude, mais Dieu lui-même, Dieu anéanti, Dieu qui s'est en quelque sorte incarné dans le pauvre et en a fait comme un sacrement vivant où on peut l'adorer et le servir. Au regard de la foi, le pauvre, c'est le Christ lui-même, le Christ, vrai Fils de Dieu, le Christ qui a dit : « Ce que vous faites au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous le faites. »

Eclairé par l'Esprit de Dieu, S. Vincent de Paul l'a vu dans toutes les misères humaines, ce Christ béni, et prosterné par l'amour à ses pieds, il lui a dit : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu. J'enchaîne pour toujours ma vie à votre service dans la personne des malheureux, vos chers petits frères. »

L'Esprit de Dieu était en lui. Il le sentait si bien qu'il n'avait d'autre souci que de s'humilier et de s'anéantir, pour mieux faire ressortir l'action du divin principe dont il n'était, en son estime, que le chétif instrument. « Je ne suis pas un homme, disait-il, mais un pauvre ver qui rampe sur la terre, qui ne sait où il va et qui cherche seulement à se cacher en vous, ô mon Dieu, qui êtes tout mon désir. »

Aux témoignages d'estime et de respect des gens du monde et de sa famille spirituelle, il ne répondait qu'en rappelant son humble origine et ce qu'il appelait sa rusticité. Lorsqu'il allait aux conseils de la Cour, il saluait son image reflétée dans les glaces du Louvre, par cette apostrophe ironique : « Ah ! le marouffle ! » Lui qui avait été le soutien de tous, il demandait pardon à Dieu et à sa Compagnie, la priant de supporter sa vieillesse. « J'ai peine à me supporter moi-même, ajoutait-il, et il me semble que je mériterais d'être pendu à Montfaucon. » Lui qui avait été la Providence de tant d'affamés, il poussait ce cri d'une effrayante humilité : « Ai-je bien le droit de vivre et de manger le pain des pauvres, moi qui ne fais rien pour gagner le mien ? » Il proclamait, par cette sublime confession, la souveraine action de l'Esprit-Saint en toutes ses œuvres charitables.

L'Esprit de Dieu était en lui. Et plus il en ressentait la bienfaisante influence, plus il était avide de l'accroître. Il allait le chercher surtout dans l'admirable sacrement où notre miséricordieux Sauveur, en nous donnant sa chair, son sang, son âme, sa divinité, nous communique ses richesses infinies. Entre tous ses biens et comme complément de tous ses biens, Jésus nous a promis son Esprit. Quand nous le donnera-t-il, sinon au moment où nous lui sommes plus intimement unis ? Cet Esprit, il l'insuffle en nous, pour ainsi dire, dans le mystère de la communion.

O merveilleuse et féconde influence du Dieu de l'Eucharistie dans les âmes où il vient habiter ! C'est à elle que nous devons toutes les grandes œuvres de charité de S. Vincent de Paul. « Ne ressentez-vous pas, disait-il, le feu divin qui brûle dans vos poitrines, quand vous avez reçu le corps adorable du Christ Jésus dans la sainte communion ? Sachez-le bien, pour être charitable, il faut manger la charité. » Il l'a si bien mangée, il se l'est si bien incorporée, que, de jour en jour, on a vu croître en son cœur généreux la miséricorde.

Un de ses historiens a pu dire de lui : « Jamais la charité, qui presse si fort ceux qu'elle remplit, ne fut plus féconde en admirables et sublimes vertus, que chez celui qui fut S. Vincent de Paul. Seule la grâce divine peut produire de semblables merveilles ; jamais, peut-être, elle n'en a produit de plus grande. »

La charité a fait entendre, à travers les siècles, l'éloquent langage de ses œuvres, et nulle part sa grande voix ne parle avec plus d'autorité que dans la vie de S. Vincent de Paul. Un apologiste, écartant les miracles évangéliques, a prétendu prouver la divinité du christianisme et de l'Eglise par le seul fait de la conversion de S. Paul... J'oserais de même prétendre, m. f., qu'on peut établir une pareille démonstration sur la vie de notre grand charitable.

S. Vincent de Paul, enfant de l'Eglise catholique, est une de ses plus pures gloires. Quand je le contemple dans la splendeur de ses œuvres, il m'est impossible de ne pas croire que le Dieu de vérité habite là où il se manifeste par tant d'amour, et j'estime que l'Eglise est divine, parce que la charité produit en son sein ces êtres surhumainement féconds en œuvres divines, dont S. Vincent de Paul est une des plus éblouissantes personnifications.

* *

M. f., plus profonde et plus pratique doit être en nos cœurs l'impression produite par l'exemple de notre grand saint. Ceux qui l'ont approché se sont sentis pénétrés des flammes de sa charité; plus que tous, Louise de Marillac fut une fidèle et héroïque imitatrice de son Père spirituel. Ce Père, dans les instructions qu'il donnait aux Filles de sa congrégation naissante, leur disait : « Mes enfants, encouragez-vous au bien, en vous répétant sans cesse : Je suis fille de Mademoiselle Legras, je dois lui ressembler... Je ne connais pas, ajoutait-il, de religieuses plus utiles à l'Eglise que les Filles de la Charité, à cause des services qu'elles rendent au prochain. Elles vont le chercher, comme faisait le Sauveur lorsqu'il allait de bourgade en bourgade, guérissant tous ceux qu'il rencontrait. Eh quoi! Faire ce que Dieu a fait? Y avez-vous pensé? Pour cela, ne faut-il pas que vous soyez bien parfaites, et même en quelque sorte des anges incarnés? »

Chercher le Christ Jésus dans les pauvres, le chercher jusque dans l'abnégation, dans le dévouement le plus absolu, voilà la vocation des Filles de la Charité et voilà l'idéal des âmes qui veulent être charitables à l'égal de S. Vincent de Paul.

Plus que jamais, le monde a besoin de la merveilleuse et vivante apologie de l'amour chrétien et l'unique espoir qui nous reste et qui nous restera toujours est de vaincre, selon la parole de l'Apôtre, le mal par le bien, le mal de l'incrédulité par les bienfaits de la charité. De toutes parts, dit-on, la foi est attaquée et menacée de ruine, et l'on entend des âmes alarmées et des esprits pessimistes s'écrier : « La foi se meurt! La foi est morte! »

Non, m. f., ne soyez jamais de ceux qui n'ont pas d'espérance. La foi ne mourra pas, la foi ne peut pas mourir, tant que la charité sera vivante, tant que les cœurs chrétiens obéiront au victorieux mouvement que leur a imprimé, il y a trois siècles, l'héroïque charité de S. Vincent de Paul. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE MARGUERITE D'ANTIOCHE

(20 juillet)

LA TRIPLE VICTOIRE DE SAINTE MARGUERITE

Mes frères,

Elles forment au ciel une pléiade chère à la dévotion chrétienne, les saintes Marguerite inscrites au calendrier de l'Eglise : sainte Marguerite martyre, sainte Marguerite d'Ecosse, sainte Marguerite de Cortone, et parmi les autres encore, la plus proche de nous, sainte Marguerite-Marie de la Visitation de Paray-le-Monial, la voyante et la messagère du Sacré-Cœur.

La patronne qui honore votre paroisse et qui veille à ses destinées, c'est la première en date de ces Marguerite, celle dont le courage illustra déjà leur nom, la grande martyre comme on l'appelait, sainte Marguerite d'Antioche.

Ses images nous la représentent presque toujours dans la même attitude : jeune, belle et souriante, avec une palme à la main et un dragon à ses pieds, qui ne semble pas plus l'effrayer qu'un agneau qui viendrait brouter dans sa main.

Ce dragon rappelle un des épisodes le plus caractéristique de son martyre et il est en même temps un symbole par lequel nous pouvons juger, à son point culminant, de la hauteur de son héroïque sainteté. Marguerite n'a triomphé, dans sa prison, du dragon — qui n'est qu'une manifestation du diable, comme vous le devinez — que parce qu'elle avait d'abord vaincu le démon et triomphé d'elle-même. Aussi, cette palme qu'elle tient à la main, c'est la palme d'une triple victoire : de sa victoire sur le *monde*, de sa victoire sur *elle-même*, de sa victoire sur le *démon*.

Et par là, malgré l'éloignement du temps, et bien que nous ne vivions pas à une époque de martyre, son exemple reste toujours actuel, puisque toute vertu suppose la maîtrise sur cette triple concupiscence dans laquelle S. Jean voyait toutes les forces d'opposition à notre salut éternel.

Instruisons-nous donc et encourageons-nous au récit de cette triple victoire. La meilleure manière d'honorer nos saints patrons n'est-elle pas d'étudier leurs exemples et de les imiter?

I. — *Victoire sur le monde*

Dans une de nos grandes revues littéraires [1], un de nos auteurs les plus en vue écrivait à propos de l'Exposition coloniale et en particulier de l'émouvante image en cire d'un missionnaire qui meurt, le visage déformé, crevassé, mangé et bourgeonné par la lèpre : « Le P. Droüart de Lezey était depuis deux ans dans sa léproserie quand, un matin, il reçut un Japonais accompagné d'une jeune fille très agréable à voir et richement vêtue. Le Japonais lui présenta sa nièce ; elle était chrétienne, protestante, parlait l'anglais, avait fait les meilleures études, et, ajouta-t-il en se tournant vers elle : « Je vous l'ai amenée sans oser lui en dire la raison. Qu'elle me pardonne de la lui avoir cachée. Ma nièce est attaquée de la lèpre. » A ces mots, la jeune fille demeura un instant interdite, puis éclata en sanglots. L'oncle parti, le Père alla la voir dans sa petite chambre. Elle ne pleurait plus ; mais son silence et la dureté de son regard le firent trembler. La volonté de mourir était dans ces yeux-là. Deux mois se passèrent. Il continuait de craindre qu'elle n'attentât à sa vie. Cependant, sous son influence, dans cette atmosphère de résignation heureuse qu'il créait autour de lui, elle s'apaisait, elle commençait à s'humilier. Elle s'instruisit dans la religion catholique et se mit à soigner ses frères et ses sœurs de misère. Au bout d'une année, le Père, étonné qu'aucun signe de la maladie n'ap-

[1] *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1931.

parût chez elle, l'envoya à Tokio consulter le plus grand spécialiste. Elle revint avec l'attestation qu'elle n'avait jamais été lépreuse. « Alors, ma chère enfant, lui dit le Père, partez bien vite et retournez dans le monde. » Mais elle se jeta à ses pieds et le supplia de la garder comme infirmière. — « Et la contagion ? » lui dit-il. — « Si Dieu veut qu'elle m'atteigne, répondit-elle, que sa volonté soit faite ! » Voilà bientôt douze années qu'elle soigne les lépreux, qu'elle se mortifie en les soignant, car, si elle s'est habituée à la vue des plaies les plus hideuses, elle souffre toujours autant de l'odeur fétide qui s'en répand et du souffle empoisonné de ces malheureux. Cette jeune fille, qui appartient à une haute famille de Tokio, a été, dans les dix dernières années, la grande joie miraculeuse du P. Droüart de Lezey. »

Les effets de la grâce divine n'ont pas changé depuis seize siècles. Une histoire analogue fut celle de la vierge Marguerite.

Elle était née au IIIe siècle à Antioche de Pisidie, d'un père qui était prêtre idolâtre. Orpheline très jeune de sa mère, elle fut mise en nourrice chez une femme vertueuse qui lui inspira le culte de la vertu et fit qu'à l'âge de raison elle se décida à recevoir le baptême.

Le père s'aperçoit que sa fille est chrétienne. Il entreprend de la ramener à son fétichisme. A bout d'efforts, devant sa fermeté, il la chasse de sa maison et la laisse sans ressources.

Voilà le premier triomphe de sainte Marguerite, celui qui la prépare déjà à l'héroïsme de son martyre. Toute jeune fille, et même dès son enfance, elle s'est trouvée dans l'alternative de choisir entre sa foi et les avantages matériels de l'apostasie sans tapage, connue de Dieu seul. L'apostasie, c'est la vie facile, une situation en vue, un avenir brillant et heureux sans doute : tout ce que le monde peut offrir d'attirance et même de fascination. Mais cette jeune chrétienne, pénétrée déjà de l'esprit de l'Evangile et de ses maximes les plus élémentaires : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? » (Math., XVI, 26), n'hésite pas et elle opte pour sa foi, c'est-à-dire pour l'obscurité et la pauvreté contre les promesses du monde.

II. — *Victoire sur elle-même*

Elle trouve un abri chez la vertueuse nourrice qui l'avait élevée. Ce n'est pas la brillante situation qui eût été la sienne à la maison paternelle, dans le milieu de hautes relations de sa famille. Il lui faut mener paître les brebis et les garder avec les autres pastourelles du voisinage. Mais elle a sauvé son plus précieux trésor, la foi de son baptême.

Voici que cette foi va se trouver de nouveau en péril.

Un jour qu'elle garde les brebis de sa nourrice, vient à passer par le pays l'impie Olybrius, préfet du prétoire, persécuteur des chrétiens. Dans un éclair de passion, il désire cette jeune fille dont le pur et beau visage l'a soudain captivé ; car Marguerite porte bien son nom : c'est une perle.

Encore une fois, c'est un brillant avenir qui s'offre à elle, et avec cette situation en vue, la perspective de ces jouissances dont à son âge tout être sent s'éveiller en lui le désir confus. Mais elle entrevoit tout de suite qu'elle ne sera que le jouet dont s'amusera une passion en quête de sensations toujours nouvelles, et du reste elle a voué son cœur à Dieu. Alors s'engage un magnifique dialogue dont nous retrouvons souvent le pareil dans les actes des martyrs de cette époque. « Jeune fille, ne crains rien ; dis-moi quelle est ta condition ; es-tu libre ou esclave ? » — « J'appartiens à une famille assez connue dans la ville pour que je n'aie pas besoin de te dire mon origine. Mais puisque tu parles de liberté, sache que je ne dépends d'aucun homme. Pourtant, je ne veux pas que tu ignores que je suis la servante de mon Maître Jésus-Christ. » — « Quel est ton nom ? » — « Les hommes m'appellent Marguerite, mais au saint baptême j'en ai reçu un autre plus illustre : je me nomme chrétienne. »

Il n'en fallait pas davantage pour changer en haine un amour qui n'était qu'une passion. Olybrius fit jeter la chrétienne en prison. Et il allait employer contre elle, pour tenter de faire fléchir sa vertu, tous les supplices raffinés que la cruauté païenne avait inventés depuis deux siècles pour réduire les disciples du Christ : flagellation, chevalet, eau bouillante.

Miraculeusement, comme tant d'autres martyrs, elle survivrait à ces supplices multipliés et sa foi demeurerait héroïquement inébranlable. Ainsi elle triompherait d'elle-même, comme elle avait triomphé du monde : triomphe plus glorieux encore, puisqu'il s'agit de vaincre son cœur et ses sens, de se vaincre soi-même, alors que toute notre pauvre nature, déséquilibrée par le péché originel, nous entraîne vers les fanges. Et l'humanité la vénérera un jour couronnée de la double auréole de la virginité et du martyre.

III. — *Victoire sur le démon*

Pourtant nous avons encore une lutte plus redoutable à soutenir, lutte vraiment gigantesque, parce qu'elle serait à forces inégales si nous n'avions la grâce de Dieu. S. Paul nous en avertit en termes assez clairs : « Nous n'avons pas à lutter seulement contre la chair et le sang, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les dominateurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits mauvais répandus dans l'air. » (Eph., VI, 12). Et c'est le dernier assaut que va subir sainte Marguerite avant de tenir dans sa main la palme de la victoire, comme le rappelle sur ses images le dragon écumant près d'elle.

Dans la prison où elle attend un nouveau genre de supplice, le démon — car c'est lui le prince de ce monde dont parle S. Paul, suivant le nom que

lui donnait Notre-Seigneur — se transforme en dragon. Et suivant certaines légendes, il se montre félin comme au paradis terrestre. Il lui offre sa délivrance.

D'un signe de croix, elle écarta le tentateur. Si puissant que soit le diable, Dieu n'a-t-il pas assuré ses serviteurs qu'ils marcheront sur l'aspic et le basilic et qu'ils fouleront aux pieds le lion et le dragon ? Il leur suffit de s'armer de la prière.

Maintenant qu'elle avait affronté héroïquement tous les ennemis du salut, elle était digne de la récompense.

Après avoir ordonné en vain contre elle les supplices les plus douloureux sans vaincre sa constance, Olybrius donna l'ordre de la décapiter. Les bourreaux lui tranchèrent la tête. Ainsi finit l'héroïque jeune fille, dont la beauté et la force d'âme devaient séduire les peuples de l'Orient et que l'Occident lui-même, pendant des siècles, rangerait parmi les objets de ses plus ardentes admirations.

* *

En effet, s'il fut un nom longtemps bien porté en Europe, en France surtout, ce fut celui de sainte Marguerite Rappelez-vous votre histoire : il n'est pas beaucoup de noms aussi célèbres dans les annales des peuples, des lettres, de la sainteté. Longtemps il eut la faveur des familles chrétiennes.

Peut-être est-il un peu délaissé aujourd'hui, à une époque où le choix des prénoms ne s'accorde plus toujours avec le martyrologe de l'Église.

Du moins, m. f., l'exemple de sainte Marguerite nous reste, exemple toujours d'actualité : car nous aussi, quelle que soit l'époque où nous vivons et quelle que soit notre condition, nous avons à lutter contre le monde, la chair et le démon, si nous voulons sauver nos âmes.

Qu'à vous tous, paroissiens de Ste-Marguerite, qui maintenez son culte dans le monde, la grande martyre, comme on l'appelait autrefois, donne un peu de sa vaillance pour soutenir, dans des conditions peut être différentes, la lutte toujours la même contre la triple concupiscence qui s'insurge en nous en face du devoir.

Sainte Marguerite ! Ce nom rappelle une de nos fleurs les plus aimées, la pâquerette de nos prairies et la marguerite de nos jardins : fleur printanière et résistante, bien faite pour servir de symbole à une Vierge martyre.

Qu'elle soit aussi l'emblème de la fraîcheur et de la vigueur de nos âmes chrétiennes, pour que par ces âmes il y ait un peu de ciel dans notre pauvre monde, comme aux premiers rayons du soleil de printemps les marguerites étoilent la terre encore triste de toute la désolation de l'hiver !

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

III

Un jour de fête de la T. S. Vierge

LA SAINTE VIERGE ET L'EUCHARISTIE

Mes frères,

Les relations de la Sainte Vierge avec le sacrement de l'Eucharistie sont si intimes que tout chrétien les sent au fond de son cœur avant même de les avoir analysées dans le détail. Mais je veux aujourd'hui vous en présenter deux principales, qui sont de nature à vous toucher et à exciter en votre âme un amour plus ardent envers Jésus-Christ.

La Sainte Vierge est la source de l'Eucharistie ; — la Sainte Vierge est le modèle de la perfection qu'il faut apporter à la réception de l'Eucharistie. Telles sont les deux vérités sur lesquelles j'attire votre bienveillante attention.

I

Marie est pour le chrétien la source de l'Eucharistie. Jésus-Christ avait dit à ses disciples : « En vérité, en vérité, je suis le pain vivant descendu du ciel ; le pain que je donnerai, c'est ma chair. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeurera en moi et moi en lui. » Cette promesse, Jésus l'a réalisée à la dernière Cène, aimant les siens jusqu'à la fin : « Prenez, mangez, ceci est mon corps ; buvez, ceci est mon sang. » Et parce que tous, dans la suite des âges, devaient participer à ce banquet sacré, il ajouta : « Faites ceci en mémoire de moi. »

Voilà l'Eucharistie, m. f., l'Eucharistie qui ne renferme pas seulement, comme les autres sacrements, la vie divine qui sanctifie les âmes, mais qui contient le principe même, la source de cette vie divine de la grâce, le corps vivant et vivifiant de Jésus, le Christ tout entier, le Christ devenu notre nourriture.

Comment cela a-t-il été possible ? C'est ici, m. f., qu'apparait le rôle incomparable de la Mère de Dieu. Jésus-Christ a voulu que notre salut fût dans son corps et dans son sang. Or, qu'était Jésus-Christ ? Demandez-le à l'évangéliste S. Jean : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » Il était Dieu, c'est-à dire l'aliment éternel qui nourrit les anges et les esprits célestes ; il était cette nourriture spirituelle qui fait la joie des esprits bienheureux dans la contemplation de la vision béatifique.

Mais par rapport à nous, pauvres mortels, si inférieurs aux esprits angéliques, c'est un aliment caché, un Dieu habitant en une lumière inaccessible à notre trop faible intelligence, un Dieu bon que nul cœur humain n'est assez vaste pour comprendre. Il fallait donc que ce Dieu s'abaissât jusqu'à nous, puisque nous ne pou-

vions monter jusqu'à lui, et devint une nourriture proportionnée à notre nature et à notre condition.

Et c'est la Sainte Vierge qui, par sa divine maternité, a transformé l'aliment céleste, le pain des anges, en un aliment terrestre, capable de nourrir les hommes. Pour réaliser ce prodige, Marie, en son sein maternel, change le pain invisible, spirituel, par conséquent trop substantiel pour notre faiblesse, en une nourriture faite de chair et de sang, et susceptible de nous être servie dans le sacrement de l'Eucharistie. Par elle, nous avons reçu le pain céleste et l'homme a mangé le pain des anges devenu la nourriture des enfants...

C'est donc à juste titre que la Sainte Eglise met dans la bouche de Marie, comme une invitation pressante à nous asseoir à la Table Sainte, ces paroles des Proverbes : « Venez, mangez mon pain, buvez le vin que je vous ai mêlé. » (Prov., IX, 5).

Qu'elle est juste, cette touchante remarque d'un pieux écrivain : « Puisque notre bonne Mère du Ciel a préparé le pain céleste pour nourriture à nos âmes, elle se rend jalouse que nous nous en approchions souvent... Si vous avez à cœur mon service, semble-t-elle nous dire, quel plus grand service pouvez-vous me rendre que de glorifier le Tout-Puissant des grandes choses qu'il a faites en moi ? Quel remerciement plus noble que celui que vous ferez par mon propre Fils, lorsque, le tenant dans vos bras et dans vos poitrines, vous le lui présenterez en mon nom... Vous témoignez votre dévotion envers les autres saints, visitant leurs reliques, les baisant, les honorant, et vous vous plaignez que le triomphe de l'Assomption vous ait ravi les reliques de mon corps ! Mais cessez de vous plaindre : voilà le corps vivant de mon Fils qui est chair de ma chair, partie de ma substance, le tout de mes affections; attachez-y hardiment les vôtres, et si vous désirez unir vos cœurs au mien, approchez-vous de mon Fils avec qui je ne suis qu'un, et en qui vous mangez ma propre chair pour recevoir plus abondamment mon esprit [1]. »

Oui, m. f., la vraie dévotion envers Marie doit nous faire redoubler d'ardeur et de désir envers l'Eucharistie. Ce par quoi nous pouvons approcher de plus près la Sainte Vierge, c'est la chair du Christ, qui fut sa propre chair; c'est le sang du Christ, qui fut son propre sang. Qu'ainsi votre communion soit un acte d'amour de Jésus par Marie, de Marie par Jésus.

II

Il ne suffit pas de communier ; il faut bien communier. La Sainte Vierge sera le modèle des dispositions que nous devrons apporter à la Table Sainte.

Un mot peut résumer ces dispositions : l'amour ! L'amour qui contient la foi, car on ne peut croire en celui qu'on n'aime pas ; l'amour qui résume l'espérance, car on ne désire que ce qu'on aime ; l'amour qui renferme l'humilité et la contrition, car, en face de notre Dieu, il nous donne le sentiment de notre faiblesse et de nos misères, l'amour en un mot qui est le trait d'union entre notre âme et Dieu : *Ubi caritas et amor, Deus ibi est.*

Grâce à sa maternité divine, la Sainte Vierge a porté cet amour envers son divin Fils à une perfection que n'a jamais pu égaler aucune créature. Ah ! comme il était ardent d'amour, ce tabernacle vivant que fut Marie pendant le temps qu'elle porta Jésus en son sein ! Comme ils étaient vivants d'amour, ces jours pieusement écoulés dans l'atelier de Nazareth près de Jésus grandissant ! Comme l'amour les aiguisait, ces heures douloureuses de la Passion et du Calvaire ! Comme l'amour les a transfigurés, les triomphes de la Résurrection et de l'Ascension ! Comme l'amour les a vivifiées, les communions bénies de la Vierge recevant de l'Apôtre bien-aimé le corps eucharistique de son Fils ! Et la mort glorieuse, et l'Assomption triomphale de Marie, n'est-ce pas l'amour qui en fut le principe ?

Mais il y a, m. f., une note spéciale dans l'amour de la Sainte Vierge envers Jésus-Christ, note qui est le résumé de la perfection que nous devons apporter dans notre amour envers Jésus : c'était un amour de la Vierge seule à Jésus seul : *sola soli ;* c'était un amour non partagé.

La Vierge seule avait concouru à la naissance de son divin Fils, grâce à la coopération mystérieuse du Saint-Esprit. L'amour qu'elle porte à Jésus est l'amour d'une mère, unique entre toutes les mères, un amour qui surpasse en tendresse, en dévouement, en vivacité tout autre amour maternel. Partout ailleurs, en effet, l'amour des parents subit une certaine division : à côté de l'amour de la mère, il y a l'amour du père, celui-là plus tendre, celui-ci plus fort. Ici, point de partage entre le père et la mère : tout l'amour se concentre dans le cœur de Marie, parce qu'elle est Vierge et que Jésus n'a sur terre qu'elle pour auteur. Point de partage non plus entre les enfants : ce premier-né est l'unique, non pas seulement par accident, mais par un dessein voulu de Dieu et connu de Marie, et la Sainte Vierge peut répéter, après l'Epouse des Cantiques : « Mon bien-aimé est à moi uniquement, et moi uniquement à lui. » Et plus je considère quel est l'objet de cet amour et quelle fut la pureté du cœur de Marie, plus je me persuade que cet amour de Marie pour Jésus fut un amour unique, un amour non partagé, un amour qui, durant toute l'existence de la Vierge, fut le centre de ses pensées, de ses affections, de sa vie.

Voilà le modèle : à nous de l'imiter.

Si nous voulons que nos communions soient fructueuses, il faut y apporter la disposition d'un amour parfait, absolu, envers N.-S. Jésus Christ. Pas de partage dans notre affection ; point de réserve ni de réticence ; elle doit être toute à Jésus ou n'être pas. Et je parle ici non seulement de

[1] P. Poiré.

cette charité quelconque qui accompagne nécessairement l'état de grâce, mais d'une charité fervente, condition nécessaire des ferventes communions.

Ah ! combien de pauvres âmes s'étiolent dans la tiédeur, perdent des grâces précieuses, s'affaiblissent sans cesse dans les luttes mal soutenues, précisément parce qu'elles apportent à la Table Sainte un amour de Dieu partagé, un amour partagé avec les vanités du monde qu'on hésite à sacrifier ; un amour partagé avec la mollesse et l'immortification qu'on n'ose pas dompter ; un amour partagé avec l'orgueil et l'estime excessive de soi-même qu'on n'a pas le courage de briser ; un amour partagé avec les caprices d'une vie désordonnée qu'on ne veut pas régler ; un amour partagé enfin avec tout ce qui, de près ou de loin, diminue en nous la ferveur de l'amour divin !

* *

Si Marie est la source de l'Eucharistie, pour l'honorer plus parfaitement, recevons le corps de son divin Fils. Si Marie est le modèle parfait des dispositions à la communion, pour honorer Jésus venant à nous, imitons Marie dans son amour pour Jésus. Heureux, m. f., ceux qui, ayant compris ces vérités, y conforment leur vie. Ce sont eux que l'Esprit-Saint a appelé des rois, quand il a dit que le pain du Christ leur apportera des délices : *Præbebit delicias regibus*. Mais craignons, pour notre part, de ne point comprendre le trésor que nous a légué Marie dans l'Eucharistie et de ne le point recevoir avec des dispositions d'amour suffisantes. S'il en est besoin, que l'avenir répare le passé, et qu'une ferveur de plus en plus ardente nous anime au moment de recevoir en nous Jésus, Fils de Marie, gage de notre salut éternel. Ainsi soit-il.

A DES ANCIENS COMBATTANTS

II

Pour leur messe annuelle

AMOUR DU DEVOIR ET CHARITÉ CHRÉTIENNE

Messieurs les anciens combattants,
Mes frères,

A la veille du second tour de scrutin des dernières élections législatives, un odieux attentat venait rappeler à tous ceux que tentent les honneurs d'une charge publique que les grands de ce monde sont plus que d'autres visés par la sotte haine — la haine est d'ailleurs toujours sotte — des esprits égarés par la passion. Dans son malheur, la France a su donner aux autres pays et recueillir pour elle-même une utile leçon : elle s'est souvenue qu'aux heures difficiles de son histoire elle a toujours trouvé son salut dans l'union des âmes. Malgré les passions qu'allume immanquablement une campagne électorale, cette union des âmes s'est faite — car je compte pour rien la poignée de violents qui voudraient transplanter dans notre France, dont les traditions s'inspirent de sagesse, d'ordre et de discipline, un régime d'anarchie et de sang — cette union des âmes s'est faite autour du cadavre du Président Doumer. Miracle de l'âme française qui sait se ressaisir et regrouper, à l'heure du deuil ou du danger, toutes ses énergies intellectuelles et morales !

C'est un miracle du même ordre qui s'est réalisé le 2 août 1914. A ce moment, la France pacifique se vit attaquée par un ennemi qui ne considérait les traités que comme de vulgaires chiffons de papier. Tous ses fils alors s'unirent dans un même sentiment de fierté nationale et d'amour patriotique pour résister à l'envahisseur. Miracle d'autant plus merveilleux qu'il a duré cinquante-deux mois, résistant à toutes les tentations de désunion et de démoralisation pour conduire nos magnifiques armées à la victoire ! De ce miracle moral, dont nous avons tous profité, il n'est pas possible, Messieurs, que nous n'ayons rien retenu. Une réunion comme celle d'aujourd'hui est incontestablement bienfaisante, car elle contribue à entretenir et à développer le gain moral dont je parle, en même temps qu'elle rappelle aux catholiques et leur fournit l'occasion de prier pour nos morts de la guerre.

I

Entendons-nous bien. Je ne veux pas dire qu'il s'agit d'imiter ce qui se passe chez certains de nos voisins d'Outre-Rhin, d'entretenir des sentiments belliqueux et de favoriser par conséquent l'éclosion de nouveaux conflits. De telles dispositions ne sont pas françaises. Pendant les années orageuses qui ont précédé la guerre, notamment au moment du coup d'Agadir, à la veille même de la déclaration de guerre, par le retrait systématique de ses troupes de couverture sur une profondeur de dix kilomètres, la France a suffisamment prouvé son esprit pacifique et son désir d'accommodement pour ne pas mériter un pareil reproche. Ce souci d'éviter à tout prix des complications d'où pouvait sortir une guerre a été si loin qu'on a pu le taxer d'imprudence. Il n'en est que plus méritoire et plus éloquent. Aujourd'hui, quand on a vécu les annés terribles de 1914 à 1918, quand on a vu couler le beau sang de France et tomber sur les champs de bataille la fleur de notre jeunesse, quand on a vu les ruines s'accumuler dans nos départements envahis, il faudrait être criminel, je ne dis pas pour désirer, mais seulement pour risquer imprudemment le retour de pareilles horreurs. Ce sont donc des vertus pacifiques et génératrices de paix que je viens vous prêcher aujourd'hui. Ces vertus, ce sont l'amour du devoir coûte que coûte et l'esprit de bonne camaraderie qui, en langage chrétien, se nomme la charité.

Il y a, Messieurs, des devoirs faciles à remplir. Il y en a d'autres qui réclament un véritable héroïsme. Le devoir du soldat en temps de guerre est de ceux-là. Ce devoir difficile et méritoire, vous avez commencé à vous en acquitter à l'heure où le tocsin de la mobilisation vous a arrachés aux joies tranquilles de la famille et du labeur quotidien. Les âmes nobles souffrent plus des peines d'autrui que de leurs propres malheurs.

Certains ont pu partir au feu dans une sorte d'exaltation que favorisaient leurs vingt ans et leur indépendance. Mais les autres ! Ceux qui avaient déjà fondé un foyer et qui laissaient derrière eux une famille dans l'angoisse, ceux-là ont subi devant les incertitudes du revoir, plus pour les êtres chers que pour eux-mêmes, un véritable martyre moral. Et pourtant ce fut un spectacle qui força l'admiration du pays tout entier, que celui de la mobilisation, à la fois si ardente et si calme, si enthousiaste et si grave, témoignage éloquent d'une des plus belles qualités de la race française, l'obéissance au devoir qui commande.

Je ne songe pas à brosser devant vous un tableau général de la guerre. Je m'en voudrais d'être injuste en vous présentant une histoire nécessairement fort incomplète des actes d'héroïsme, parfois brillamment illustres, le plus souvent humblement cachés, que vous avez accomplis. Fantassins des charges à la baïonnette, des patrouilles, des coups de main ou des tranchées, artilleurs des batteries de campagne, de la lourde, des batteries de tranchées ou de la défense contre avions, pilotes, observateurs et mitrailleurs de l'aviation qui vous êtes si souvent envolés en plein ciel de gloire pour de tragiques randonnées, sapeurs du génie qui avez vécu cette vie silencieuse et souterraine où l'on risquait sans cesse le coup de mine et l'écrasement, infirmiers et brancardiers, fusiliers marins et cavaliers à pied, soldats des chars d'assaut et tant d'autres, je vous revois tous dans la mêlée, sous les éclatements d'obus et le crépitement des mitrailleuses, sous les nappes de gaz, dans la boue des tranchées, dans l'apothéose de ces tragiques feux d'artifice ; je vous revois sur la ligne des Vosges, si poétique quand on la contemple de loin, mais devenue la ligne rouge, dans les plaines crayeuses de Champagne, dans l'enfer de Verdun, nom à jamais glorieux, sur les plateaux de la Somme et sur les bords de l'Yser, et je vous unis tous dans un même hommage de respect et d'admiration. Lorsque je vois les décorations qui ornent vos poitrines, sur vos visages ou sur vos membres la trace de vos blessures, lorsque je lis les magnifiques citations que vous avez méritées, je me rappelle que partout, quel que soit le poste ou la fonction qui vous ait été confié, vous avez superbement rempli votre devoir. N'est-ce pas, d'ailleurs, la phrase qui revient sans cesse sous la plume des chefs qui vous ont cités : « A rempli son devoir » ? Oui, tous, vous avez compris que l'intérêt particulier, si précieux fût-il, devait céder devant l'intérêt général et que la faiblesse d'un seul pouvait entraîner la perte de tous.

Le devoir, Messieurs, vous commande aujourd'hui encore. Sans doute il ne se présente plus à vous sous le même aspect sanglant ; il n'a rien perdu cependant de sa rigueur. On l'a dit, il y a déjà longtemps : après avoir gagné la guerre, il faut gagner la paix. Les difficultés mondiales au milieu desquelles nous nous débattons en ce moment donnent à cette parole une singulière actualité. Devoir de l'individu pour l'acquisition d'une réelle valeur morale, intellectuelle, professionnelle et sociale ; devoir du chef de famille pour l'éducation des enfants que la Providence lui a confiés ; devoir du citoyen pour la victoire des idées et des méthodes capables d'entretenir et de développer la paix et la prospérité en France et dans le monde, et j'ajouterai, puisque, prêtre catholique, je parle dans une église catholique à des catholiques : devoir du chrétien pour assurer ses destinées éternelles, pour rayonner par la foi et la charité ; tels sont les devoirs qui s'imposent à nous, qui font de nous de perpétuels mobilisés et qui nous appellent chaque jour à la lutte pour la vertu et la vérité.

II

Je ne prétends pas réserver aux seuls catholiques le monopole de la bravoure et du patriotisme ; nous en avons constaté de beaux exemples chez des hommes qui ne partagent pas nos convictions. Cependant je crois pouvoir affirmer que pour des catholiques, même jadis somnolents, la religion a été, pendant la guerre, un puissant réconfort et un merveilleux levier pour s'élever jusqu'aux cimes ardues de l'héroïsme. Les chefs se sont ingéniés à soutenir le moral du soldat, sans cesse exposé à défaillir au cours de ces interminables mois de lutte et de souffrances ; cependant toutes les paroles humaines, si éloquentes qu'elles pussent être, ont été bien loin d'égaler les effets du réconfort apporté au combattant par la parole ou le ministère des aumôniers ou des prêtres soldats catholiques. Celui qui a assisté à l'une de ces messes célébrées sur le front dans une sape de première ligne, qui a entendu les paroles liturgiques scandées par l'éclatement des obus et le crépitement des mitrailleuses, celui qui a vu passer dans la tranchée, sous la capote boueuse d'un prêtre-soldat, le Dieu de sa première communion, n'a-t-il pas puisé dans la divine Présence le courage de tenir et de continuer quand même, malgré les frémissements de la chair et les déchirements du cœur ?

N'est ce pas, d'ailleurs, une vertu chrétienne, la vertu chrétienne par excellence, que cette charité qui a uni tous les soldats de France pendant la guerre ? Ce souci constant du camarade, ce besoin de lui venir en aide, de le réconforter, de le secourir, et jusqu'au partage fraternel des menues provisions arrivées de l'arrière, tout cela n'a-t-il pas démontré à l'évidence que vos âmes sont pétries de catholicisme et que, même sous une apparente indifférence, ce sont les vertus nous venant en droite ligne du Christ qui composent le meilleur de vous-mêmes ?

Cette charité est aussi, Messieurs, une vertu du temps de paix. Maintenant que les motifs de rapprochement sont moins nombreux apparemment, les causes de désaccord plus fréquentes, elle garde cependant tout son prix. Ne faisons point de nos divergences d'opinions des occasions de discorde et de haine. Ne recherchons pas à plaisir des prétextes de séparation ; employons-nous au con-